Alain Poaire KAMKI

Université de Yaoundé I & Paul Verlaine-Metz

[kamkipoaire@yahoo.fr](mailto:kamkipoaire@yahoo.fr)

**Écriture d’immigrées[[1]](#footnote-1) et Ailleurs : regard paradoxal sur l’altérité africaine**

**Résumé :**

La connaissance de l’Autre et de Soi sont inséparables. Confrontations, diversités, complémentarités et antagonismes dynamisent les identités individuelles et collectives. L’Identité et l’Altérité sont, de la sorte, mis à l’épreuve du jour. Les récits d’immigrées blanches en Afrique, véritables carnets de voyages, affichent d’emblée le côté exotique de l’ailleurs, preuve de leur philie et sympathie pour l’Afrique et pour les Africains. Mais cet élan de cœur n’est qu’un leurre, un vernis qui cache « les idées reçues » de ce lieu. Ces textes, passés au prisme d’une analyse imagologique, charrient des préjugés raciaux sur l’Afrique.

**Mots clés** : -Identité, -Altérité, -l’Autre, -L’ailleurs, -Immigration, -Culture, -Voyage, -Regard, -Clichés, -Préjugés, -Phobie, -Philie.

**Introduction**

La psychologie, renforcée par la psychanalyse avec la découverte de l’inconscient psychique à partir des travaux freudiens, fait de l’individu humain une entité dualiste, habité par une Conscience et une Inconscience, entité permanemment en tyrannie. Ce dualisme conditionne la vie et l’agissement humains. C’est le paradigme : action-réaction, identité-altérité, contradiction-contrariété qui rime le quotidien des humains. Ce comportement binaire, contraste de la vie, euphorisante et dysphorisante, s’observe dans les récits d’immigrées blanches en terre africaine. Comment les récits de Bergeret, Blixen, Zweig, Gercke, Hofmann et Marciano, bien qu’affichant d’emblée le côté exotique de l’ailleurs, lénifient les clichés sur l’Afrique ? Au prisme de la théorie imagologique, l’article se propose de faire une relecture des discours d’immigrées sur l’Afrique, discours véhiculant des préjugés et des stéréotypes sur l’Autre.

**I-Écriture d’immigrées**

Cette écriture porte sur le voyage, l’exotisme et l’aventure.

1. **Écriture de voyage**

Le voyage est au centre de la perception de l’Autre. Il se trouve au cœur du contact interculturel. L’immigration est aussi un discours qui produit ses propres modalités d’écriture. Celles-ci ne prennent tout leur sens que lorsqu’on les situe dans une perspective postcoloniale où les écrivains, au confluent de plusieurs cultures, plusieurs langues, plusieurs imaginaires mettent en œuvre des procédés d’écritures marqués à la fois par l’hybridation et l’hétérogénéité. Il s’agit des écritures qui sont à la fois en position d’intériorité et d’extériorité, définissant les écrivains par rapport à leur culture d’accueil et leur aptitude à s’ouvrir à la pluralité. C’est par le voyage que l’identité, les immigrées européennes sont entrées en contact avec l’altérité africaine et dont les discours en sont illustratifs.

On comprend qu’il existe dans la représentation que les romancières élaborent en tant qu’immigrées, un certain nombre de traits permanents, constitutifs du personnage qui finissent, au-delà des distinctions entre générations d’écrivains ou d’époques, par constituer les *topoi* d’une thématique de l’immigration dans la littérature et fonctionnent comme l’horizon d’attente de cette littérature. Le discours sur l’Afrique passe pour être leur lecture de l’environnement. Le voyage connote aussi l’exotisme.

2-**Écriture exotique**

L’exotisme est une représentation qui attise le désir de tel Autre lointain. Il advient qu’il se trouve inclus dans les contraintes poétiques. Il est souvent un voyage en littérature, où les topiques des divers genres et diverses dates se mêlent pour inventer une histoire des contacts entre des cultures. Il est l’expérience de l’autre, de l’étranger, l’éloignement spatial et temporel, la découverte d’un monde inconnu et de ses ressources supposées à toujours fasciner les esprits. En effet, l’Afrique noire constitue un décor exotique, peint avec précision et réalisme. C’est par goût d’exotisme que Bergeret, Blixen, Zweig, Gercke, Hofmann et Marciano font la peinture reluisante de l’Afrique, au point qu’on se croyait parachuté dans une autre contrée. L’Afrique peinte de la sorte, relève plus d’imaginaire que de la réalité. Il s’agit de l’Afrique des immigrées, stylisée, équarrie, dramatisée, hypertrophiée dans les détails, une Afrique fictionnelle et fictionalisée. L’altérité est un autre moi ou une différence à asservir ou à rejeter.

Espace beau et exotique, l’Afrique incarne ces qualificatifs. Cette beauté conduit à l’émotion qui cesse d’être une simple effusion sentimentale pour devenir une pathologie pour les immigrées. L’évocation de la richesse tant florale que faunique -des montagnes majestueuses, des falaises, des fleuves, des chutes d’eau pittoresques- constitue les charmes exotiques. Ce sont les socles d’un paradis splendide, joyaux d’un amour ineffable d’Afrique. La célébration de l’Ailleurs africain consiste à analyser l’attrait, le décor que recèle ce coin. Les romans reproduisent l’image exotique d’une Afrique sauvage et romantique, une Afrique qui passe pour être un bel univers, auréolé de parfum, de son et de couleur. L’exotisme appelle l’aventure.

**3-Écriture d’aventure**

Aventure vient du latin " *adventura*" (advenire), qui désigne ce qui arrive d’imprévu. C’est le récit de voyages mouvementés d’un homme ou d’un groupe d’hommes partant de chez lui pour un but lointain et cherchant à y revenir ; car l’aventure n’est jamais un départ absolu. De plus, le voyage a lieu dans des espaces immenses, dangereux, inconnus ; et là tout peut arriver. La quête de soi en l’Autre est une quête d’un paradis originel, jadis perdu et à retrouver. Le paradis c’est l’Autre.

Selon André-Marie Ntsobé, « L’aventure, riche en fatigues, en souffrances et en risques, est toujours tentante […] Elle s’inscrit ainsi au cœur même de l’être et a des interférences avec l’exotisme, l’évasion, l’héroïsme, tous désirs viscéraux de l’homme depuis la nuit des temps ». (Ntsobé : 2008 ; 3) En fait, l’aventure réfère à la fois au fait de se déplacer et à ses aléas. Elle est une quête. À ce sujet, Ntsobé renchérit davantage :

 L’aventure peut être « quêteuse » […] comme chez le savant, cet aventurier de la pensée : elle peut être « héroïque comme chez certains personnages des œuvres littéraires ; « individuelle » si elle est sous-tendue par l’esprit du lucre, de conquête et de gloire personnelle. L’aventure peut aussi être « ludique » ou « rêvée », selon qu’elle est motivée par le seul démon de l’aventure qui habite l’individu, ou qu’elle n’est point concrétisée […] elle est un appel du lointain qui fait craquer le carcan de nos habitudes et nous contraint au dépassement, parfois au dépaysement.  (Ntsobé : 2008 ; 3)

L’aventure en Afrique noire est le signe de l’obscurantisme de ce milieu dépourvu des raffinements occidentaux. Chez Bergeret, l’image de ses parents missionnaires peut être peinte comme des pionniers, « des aventuriers de Dieu » qui s’expatrient pour annoncer l’Évangile sur des terres encore inexplorées, s’exposant ainsi aux dangers : bêtes sauvages, climats meurtriers, maladies incurables, populations barbares. Les aventures où "*la Reine Blanche*" triomphe sont les moyens par lesquels elle « découvre sa propre essence », remplissant ainsi la fonction classique de l’épreuve ; mais elles sont également la preuve qu’elle a atteint à la connaissance de soi. L’aventure connote le nomadisme. C’est le prototype de «la maison du berger » de Vigny. Bergeret est passée par plusieurs épreuves à coloration aventureuse, de l’Afrique à la chefferie en passant par l’Europe : fille et petite-fille de missionnaires protestantes, vie adolescente en Afrique, parcours universitaire et mariage en France, retour au bercail, implantation à la campagne du Noun dans sa « ferme africaine au bord du fleuve Noun, vallée féconde où, avec ses enfants, l’une de ses anciennes compagnes et d’autres pionniers, elle cultive des champs » (p.395), comme Candide son jardin. D’ailleurs « sa prime enfance fut ballottée de Douala à Paris et de Paris à Paramé, puis de la Bretagne à Douala et de Douala à Bangangté » (p.116). Ce peut être l’aventure amoureuse comme c’est le cas chez toutes ces femmes, l’aventure scripturale, l’aventure viatique, l’aventure du voyage ou le voyage d’aventure, l’aventure des narratrices elles-mêmes. Tout est envisageable dans ces cas présents. L’Afrique serait cet espace dont le charme sauvage semble irrésistible pour tous les aventuriers. Un tel charme suscite l’amour, mais aussi la haine, d’où le paradoxe.

**II-Regard paradoxal sur l’altérité**

Le paradoxe découle du regard double, adversatif des immigrées sur l’altérité africaine.

**1-Un regard appréciatif (la philie)**

L’espace et le temps de l’Autre occupent une place de choix dans les romans des immigrées. C’est l’expression de la philie. On parle de la philie quand « la réalité culturelle étrangère est vue, jugée positive et s’inscrit dans la culture regardante qui est une culture d’accueil […] [La philie] vit de connaissance et de reconnaissance mutuelles, d’échanges critiques et du dialogue égal à égal » (Pageaux : 1989 ; 152). Multiples et diversifiées, les aires géographiques, topologiques et écologiques, les temps cosmologiques sont représentés avec force détails. C’est l’étude des chronotopes, entendus comme l’indissociabilité de l’espace et du temps en littérature, surtout sous l’angle imagologique. Comme l’affirme Pierre Brunel :

 L’étude de l’image [qui] accorde un instant à l’analyse du cadre spatio-temporel n’est pas seulement génératrice de pittoresque descriptive, mais étudie tous les procédés d’organisation et de réorganisation de l’espace étranger ; les modalités de la détermination spatiale, les dichotomies originaires d’une rêverie sur l’espace étranger, tous les couples oppositionnels et leur transcription littéraire et les principes de découpage de l’espace selon l’opposition Je versus l’Autre (Pierre Brunel : 1983 ; 150).

Nous montrerons que l’Afrique, de par sa beauté vue sous l’angle écologique et géographique, est joliment parée de charme et/ou d’objets fascinants.

**1-1-L’Afrique : un espace plaisant**

Paul Aron parlant de l’espace en littérature reconnaît que : « L’espace est saisi par l’imagination de l’écrivain, et donc perçu non pas dans la possibilité de la science, mais avec toutes les partialités de l’imagination ». (Paul Aron ; 2002 : 436) Cette perception de l’espace relève de la subjectivité, de la sensibilité de chaque écrivain. Allant dans le même ordre d’idées, Gérard Genette déclare qu’: « on doit envisager la littérature dans ses rapports avec l’espace car la littérature, entre autres "sujets", parle aussi de l’espace, décrit des lieux, des demeures, des paysages [...]. Elle donne une fascination du lieu, une sensibilité à l’espace » (Genette : 1963 ; 49). L’espace est perçu comme un élément de signifiance. Il serait le lieu où on peut déceler une vision du monde. Les chaînes de montagnes, le paysage, les reliefs et la forêt dévoilent cet univers agréable.

Les auteures jettent un regard sur les chaînes de montages dont la qualité et la fascination ont une force évocatrice. L’Autre est auréolé d’une vertu faunique et florale inestimables. Les immigrées aspirent profondément à l’exultation quand elles regardent le paysage de l’Afrique. Il est pittoresque, splendide, merveilleux.

Bergeret décrit en ces termes le paysage magnifique et magique de Bangangté : «  Les paysages y sont un enchevêtrement de collines boisées, de bocages, de vallons au fond desquels coulent des rivières, stagnent des marigots et des étangs » (20-21). Elle se livre à une description globale, détaillée, « hypotyposée » au point qu’on se croirait devant un tableau de peinture avec une idée de l’impressionnisme. Gercke, quant à elle, peint ainsi le paysage de Nairobi, comparé au Hove Court Hotel :

[…] Avec ses palmiers desséchés […], ses citronniers aux fruits verts ou d’un jaune lumineux, ses buissons de mûriers exubérants, ses cactus géants, ses rosiers grimpants dans le grand jardin, ses bougainvilliers aux fleurs d’un violet profond, avec ses maisonnettes basses et blanches entourant une pelouse au gazon ras. (233)

Tous ces éléments caractéristiques donnent au paysage africain l’allure d’un lieu primitif. Pour cette raison, il distille euphorie, joyau de l’épanouissement de tout étranger en mal du désir de récréation, du défoulement.

À la suite de Gercke, Zweig est mue par la même impression lorsqu’elle fait une description sans complaisance du paysage sud-africain par le truchement d’Henrietta : « Das Grün der üppigen tropischen Vegetation vibrierte mit Lebendigkeit » (31) (La verdure de la végétation luxuriante et tropicale vibrait avec vivacité). Corinne ne cache pas son sentiment lorsqu’elle apprécie le paysage kenyan : « La végétation fleurit et, par endroits, il y a même de l’herbe. Tout pousse incroyablement vite, ici. De temps en temps, nous voyons des zèbres qui paissent paisiblement ou des familles d’autruches qui s’enfuient à toutes jambes en entendant le bruit du moteur » (156). Le paysage est un espace qui crée l’euphorie. Étudiant la fonction des espaces et surtout des hétéro-espaces, Barnabé Mbala Ze affirme que : « l’Ailleurs qui s’oppose à l’Ici permet toujours d’échapper à l’enfermement et se présente comme un catalyseur de performance. La seule évocation incite au voyage ». (1998 :37) En fait, le paysage est un préalable à la justification de la représentation spatiale de l’Autre. Et l’espace évoque le temps.

**1-2-L’Afrique : un temps agréable**

Du latin *tempus*, le temps exprime la durée des phénomènes. C’est une notion assez difficile à décrypter. Le temps cosmologique est toute dimension temporelle qui s’impose en dehors de toute création littéraire. Il est la manifestation de l’univers et intègre le texte littéraire dans la société humaine à travers le souci de vraisemblance. Son intention est de faire de l’univers artistique l’homologue de l’univers social. C’est le temps du monde. Il se manifeste dans le texte littéraire par certains indices que les écrivaines utilisent. Pour comprendre ces indices, on devra sortir de l’univers artistique pour interroger la société. Ces indices seront sélectionnés suivant le système par repérage objectif. Le temps externe renvoie à un élément essentiel : le cosmos ou l’univers vu sur le volet purement géographique. L’intention première est d’observer comment cette dimension temporelle aurait favorisé le contact entre « Je » et l’ « Autre ». Dans les romans des immigrées, le temps cosmologique concerne les nuits douces et charmantes ; l’air agréable et l’alternance des saisons.

La nuit représente un moment très déterminent dans la vie des êtres et des choses. C’est à dessein que les femmes blanches y accordent une attention certaine. À ce sujet, Blixen débite ces mots : « La nuit tropicale est accueillante […] c’est dans la nuit que l’on voyage, que l’on vit et que l’on a donné des noms aux étoiles qui pendant des siècles ont guidé des humains à travers mers et déserts » (114). La nuit passe pour être un moment agréable pour le voyage, pour l’orientation, pour le progrès scientifique et technique. Cette perception est partagée par Bergeret lorsqu’elle exprime sa fascination pour les nuits africaines : « J’aimais conduire la nuit. Mon esprit y vagabondait, plein de projets, plein de rêves d’avenir. Mes petits problèmes conjugaux semblaient bien dérisoires » (302). La nuit nourrit les ambitions, génère les projets. La nuit est le moment de réflexion (projets), le moment de rêves. Il ne s’agit pas de la nuit d’insomnie ni cauchemardesque, plutôt la nuit de l’expression du rêve : « Les nuits du Sud protègent un va-et-vient incessant de bêtes et de gens […] La nuit apporte à ceux qui rêvent un enchantement particulier, une joie du cœur, une légèreté de l’âme que le jour ne connaît pas » (Blixen ; 114-115). Pour Marciano, la nuit sert à faire des rêves fous : « Lorsque mes journées s’achevaient, tout redevenait plus vaste. Car l’Afrique occupait tous mes rêves. Chaque nuit, elle venait à moi : l’espace, le silence, la fraîcheur de l’air matinal… Quand je dormais, la sensation d’être à nouveau pleinement vivante me pinçait le cœur, remplissait mes poumons et faisait circuler le sang dans mes veines » (352). Corinne en dit autant : « La nuit, […] tout est silencieux » (37). Les nuits en terre africaine constituent le moment d’une activité silencieuse, humaine et animale. C’est le moment romantique, le moment de rêverie grâce au « ciel africain chamarré d’étoile » (Bergeret, 302) et aussi par « des étoiles [qui] scintillent dans le ciel glacé » (Marciano, 302). En fait, la nuit est le moment de la révélation du bien, le moment de correspondance et de communication avec le cosmos.

À l’inverse, pour Stefanie Zweig, Marciano et Corinne, les nuits en terre africaine présentent une double facette. Elles sont bonnes et ennuyeuses : « les nuits étaient bonnes […] mais il y avait aussi les nuits longues et mauvaises, pleines de paroles qui se déchaînaient dès le premier hurlement des hyènes, suscitaient l’effroi et ne s’éteignaient pas avant que le soleil ait réveillé les coqs » (36). La nuit fait écouter les échos de la mélodie suave ou des sons désagréables, le vacillement incandescent des chants d’oiseaux et de bêtes dont le mélange donne une chatoyante symphonie enchanteresse et/ou cacophonique. En même temps,  « la nuit était froide et sombre (36) […] La fraîcheur vivifiante d’une nuit illuminée par une lune jaune…». (215) C’est le moment idéal pour Walter de démêler pensées et images, d’écrire des lettres et d’écouter les informations. La nuit favorise l’inspiration, l’éclatement de la « Muse ». Cette nuit charmante permet de convoquer un autre élément climatique : l’air.

Bergeret admire la légèreté de l’air africain : «l’air était léger [surtout à Bangangté-Mfetom] » (281). Blixen expose l’importance et les vertus de l’air : « l’air est l’élément essentiel de la vie et du paysage africain » (212). Cet air se caractérise par plusieurs vertus : « l’air de la forêt avait la fraîcheur des sources… » (92). Cette fraîcheur fait du monde africain un univers où il fait bon vivre, où la vie est heureuse et joyeuse. En matinée, l’air paraît vif : « l’air matinal était vif et mordant ; dans nos pays du Nord, il eût présagé la gelée » (101). Zweig pour sa part avance l’agrément que procure l’air : « l’air avait conservé du soleil couchant la chaleur et la douceur, mais les premières perles de la rosée du soir lui prêtaient déjà leur humidité » (207-208). Marciano, à son arrivée au Kenya, se fait *a priori* une bonne impression. Elle admire l’air des tropiques jugé favorable : « À notre arrivée à l’aéroport de Mombassa, nous sommes accueillis par l’air des tropiques et, déjà, je le pressens : ici, je me sentirai bien » (7). C’est un air merveilleux. Il est enviable de s’y baigner.

Au demeurant, les immigrées contemplent l’air qui règne en Afrique. Il est doux, léger et agréable. L’air cède place à l’alternance des saisons. Aux yeux des immigrées, deux saisons existent en Afrique : la sécheresse et les pluies. La saison sèche en Afrique est effroyable. Cet effroi se justifie par le tarissement des eaux : « Les points d’eau tarissent dans la plaine et sur les hauteurs » (Blixen ; 65). Ce tarissement traduit l’insuffisance de la pluie et renforce par excellence le pessimisme qui persiste dans l’esprit des narratrices. Elles sont saisies dans le tourbillon d’un désastre dû à l’étiage : « L’eau baissait constamment dans les réservoirs » (Blixen ; 65). Elle a peur de faire mauvaise fortune, peur de ce que les fruits ne tiennent pas à la promesse des fleurs.

En revanche, Bergeret trouve pendant la saison sèche un loisir irréductible : « La saison sèche nous laissait bien plus de loisirs » (228). Cette période marque le moment d’expression de la gaieté, de la splendeur de la nature, et partant, de la transmutation, de la transfiguration des éléments physiques de la nature : « Dans quelques mois, au cœur de la saison sèche, en janvier, tout aurait changé quand les feux de brousse illumineraient le versant des collines » (Bergeret ; 109). Le père de Zweig Mr. Walter n’est pas en odeur de sainteté avec la chaleur. Dans la lettre rédigée à Jettel, il décrit le climat dans la ville de Rongai : « Rongai est à mille mètres d’altitude à peu près, mais il y fait une chaleur torride » (10). Cette saison donne la frousse à cause de la terreur qu’elle sème dans tous les coins et recoins : « La semaine dernière, ça brûlait partout »  (14) ; ceci est l’une des caractéristiques du continent africain. D’ailleurs, on qualifie cette contrée du mythe de l’Afrique fantôme, celui qui présente cette partie du globe comme une terre de soleil, brûlée au Nord par le soleil[[2]](#footnote-2).

Zweig partage *in extenso* cette opinion : « Dans ce pays, le soleil brille tous les jours » (20). Mais il s’agit d’un soleil agréable et doux, qui arrose les cœurs et les bouches et leur donne une euphorie remarquable : « […] L’éternel soleil africain ouvre les cœurs et les bouches » (23). Les journées en Afrique sont radieuses et caniculaires. Gercke, à la suite des autres, écrit : « Es ist immer warm dort und hell, und Blumen blühen das ganze Jahr » (11). (Là-bas, il fait toujours chaud et clair, et les fleurs fleurissent toute l’année).

Marciano reconnait également que le soleil est torride en Afrique. Elle parle du temps qui fait à Nairobi : « Tu ne peux pas te cacher. Tu es là, sous ce soleil brûlant, exposée. Tu réalises que tu ne dépends à présent que d’une seule chose : ton corps. Tout ce que t’ont appris l’école, la télévision et les amis cultivés ne servira à rien, ici (27). L’Afrique se trouve au cœur du soleil. Elle est arrosée par cet astre, de l’aube au crépuscule : « Le soleil, sur l’équateur, se lève toujours à six heures » (273). Astre luminescent, agréable et désagréable, le soleil affiche un caractère ambivalent et s’oppose à une autre saison : la saison de pluies.

La saison pluvieuse avec ses caractéristiques, occupe une place de choix dans les romans d’immigrées. Blixen estime que la saison de pluies est insuffisante et courte : « Les pluies étaient aussi insuffisantes dans la région du Ngong […] pendant toute une année, la pluie manqua » (63). Cette insuffisance influe négativement sur la récolte car : « Deux ou trois années de suite elles [les pluies] firent même complètement défaut et les plantes souffrirent beaucoup de la sécheresse » (421). Les périodes des pluies sont courtes. Marciano en sait quelque chose : « Le mois de mars arriva, et avec lui une nouvelle saison des pluies. Tous les matins, nous étions réveillés par le grondement lointain du tonnerre, et l’on sentait l’humidité se rapprocher (343) […] Nous sommes à nouveau en juillet, le mois le plus frais de l’hiver africain » (368). Ce climat glacial rend moribond, amorphe le paysage africain. Ce sont des moments où tout tourne au ralenti.

Bergeret, par contre, trouve que la saison de pluies est une annonce du temps favorable à l’agriculture : « À la saison des pluies, de mi-mars à mi-novembre, nous devions cultiver, semer, désherber, biner puis récolter » (228). Cette saison paraît plus longue et en même temps, elle recèle beaucoup d’atouts aux cultivateurs en ce sens qu’ils en pratiquent tout ce qui est favorable pour parvenir à faire meilleures récoltes ou provisions.

Zweig atteste que les soirées à Rongai sont très fraîches. Il pleut à l’averse au point que les routes de Nairobi sont recouvertes de boue. il y a excès de soleil et de pluie : « Il y avait d’abord eu la sécheresse, puis il avait trop plu » (41).C’est pour cette raison que le maïs et le blé n’avaient, par conséquent, pas poussé. La pluie invite les bwana (femmes) à exploiter la ferme : « Cela faisait à présent trois petites saisons des pluies et deux grandes que le bwana était à la ferme » (123). Gercke, de son côté, dénonce le moment où la pluie arrose abondamment l’Afrique. Ce qui l’incite à adopter une attitude autre : «  Sie sah ihn (ihr Vater) am Fenster lehnen, das blind war von dem peitschenden Novemberregen… » (5). (Elle le vit (son père) s’appuyer sur la fenêtre ayant perdu son éclat, à cause de l’action de la pluie de novembre). L’emploi de « peitschen » (fouetter) rappelle "le fouetisme" durant la période coloniale en Afrique. Ce terme connote l’action violente de la pluie, et en passant, le climat délétère, véhément et morose qui sévit en Afrique du Sud. La pluie donne à la nature un rythme, une cadence. Corinne manifeste un sentiment d’étonnement à l’égard des saisons à Nairobi. Elle ne parvient pas à comprendre comment tout est exagéré : la chaleur grave cède place à la pluie diluvienne. Ayant intitulé un chapitre "La grande pluie", elle conclut : « Depuis quelques jours, des nuages sont apparus dans le ciel qui, d’habitude, est toujours bleu. Tout le monde attend la pluie. Le pays est desséché. Depuis longtemps, la terre est crevassée et dure comme de la pierre. […] Maintenant, il pleut à torrents. Je n’ai jamais vu une telle averse de ma vie. En un minimum de temps, toute la région est inondée » (258-259).

Au demeurant, les immigrées regardent les saisons en Afrique. Chaque coucher du soleil, moment où les rayons solaires donnent au paysage la splendeur du jardin d’Éden, exalte les ardeurs passionnées des immigrées. De ces considérations, l’Afrique constitue encore une *« terra incognito »*, un lieu de bestialité à la nature sauvage, non apprivoisée dont le charme et la beauté forment un espace paradisiaque inestimable. Marciano renforce cette idée en collant cette étiquette sur le Kenya. De vive voix, elle déclare :

 […] Tout le monde célèbre et décrit l’Afrique de l’Est comme un paradis vierge, un jardin d’Éden. Toutes les librairies des pays industrialisés sont inondées de jolis livres sur le Kenya, de récits sur l’homme confronté aux immensités sauvages, et autres conneries dans ce goût-là. Je crois que nul ne se donne jamais la peine de jeter un coup d’œil aux chiffres ou aux lieux comme celui où nous allons. […] En même temps, c’est pour ça que le kenya se vend bien en Occident (244-245).

Cette appréciation de l’Afrique se lit dans le portrait des Hommes.

**1-3-L’admiration des Hommes**

Les femmes blanches rivent le regard sur la beauté physique des Africains. Cette prosopographie laisse se profiler une sorte d’appréciation inégalable de ces derniers. Elles admirent la vigueur physique des Africains. Parlant de la beauté physique, Bergeret dresse le portrait craché du chef des Bangangté. Celui-ci paraît jeune et rayonnant :

C’était un homme jeune, gai, vif, simple et direct, souriant et plutôt charmeur. Pas la moindre attitude guindée ou solennelle, comme je l’aurais volontiers imaginé, chez ce personnage pourtant investi de pouvoir traditionnel semblait parfaitement naturelle et sans apprêt. Il était vêtu d’une gandoura et coiffé d’une chéchia brodée (138).

Zweig partage la même pensée lorsqu’elle décrit Owuor, un boy noir, travaillant pour le compte de la famille Redlich*:*

 Il est grand, noir bien étendu [...] et il s’appelle, Owuor (10) [...] Ses bras étaient souples et chaudes, ses dents très blanches. Les larges pupilles, dans des yeux d’un rond parfait, éclaircissaient son visage. Il portait un bonnet rouge foncé, tout en hauteur, semblable à un seau retourné [...]. Il avait un nez aplati, des lèvres épaisses et une tête qui évoquait une lune ronde [...] La peau d’Owuor exhalait un parfum merveilleux, une senteur de miel qui chassait la peur et qui métamorphosa d’un coup une petite fille en grande personne (10).

Corinne dresse ainsi le portrait de Lketinga, son amant, en insistant sur sa vigueur physique :

 Un homme très grand et très beau, à la peau foncée, est assis sur le garde-corps dans une position décontractée.[…] Mon Dieu qu’il est beau, je n’ai jamais vu personne de semblable. Il n’est vêtu que d’un petit pagne rouge, mais il porte de nombreuses parures. Un grand bouton de nacre, fixé à des perles de toutes les couleurs, brille sur son front. Ses longs cheveux roux sont tressés en nattes fines. Sur son visage sont peints des signes qui descendent jusque sur la poitrine, où se croisent deux colliers de perles colorées. Aux poignets, il porte des bracelets. Son visage est d’une beauté si harmonieuse qu’on dirait presque un visage de femme. Mais son attitude, son regard fier et sa musculature puissante ne laissent aucun doute quant à sa virilité. Je ne peux plus détourner le regard. Assis devant le soleil couchant, il ressemble à un jeune dieu (8-9).

Gercke précise cette joie de vivre (rire) qu’elle a observée chez les Sud-Africains. Le Noir rit et danse toujours (même quand plus rien ne va)  « selbst wenn es ihnen schlecht geht » (101-102). Les Africains paraissent gentils et fidèles, forts et courageux et hilares au même moment. L’appréciation de l’altérité africaine est tournée au ridicule avec le mépris orchestré à son égard.

**2-Un regard dépréciatif (la phobie)**

Une attitude est dite négative si son intention première est la dépréciation de la culture étrangère. Dans le cas d’espèce, on dit que le sujet regardant souffre d’une pathologie obsessionnelle. C’est ce que Pageaux appelle *phobie* (mépris). N’étant pas prise sous l’angle psychanalytique[[3]](#footnote-3), la phobie se manifeste lorsque « […] la réalité culturelle étrangère est tenue pour inférieure et négative par rapport à la culture d’origine » (Pageaux : 1989 ; 152). Il convient d’en analyser les conséquences sur la culture d’origine et sur la culture étrangère. La phobie se lit dans l’orgueil, le patriotisme et les clichés sur l’Autre.

**2-1-L’orgueil et le mépris**

La caractérisation dépréciative de la culture étrangère est l’expression du manque de considération que le sujet regardant lui accorde. Ce mépris va se traduire par la tendance à vouloir asservir l’Autre, à vouloir détruire son identité afin de lui inculquer de nouvelles valeurs. Ceci a d’autant plus de valeur dans le contexte colonial qu’Azombo-Menda et autres, reprenant un passage de "*Peau noire, Masques blancs*" de Franz Fanon, écrivent : « Tout peuple colonisé, c’est-à-dire au sein duquel a pris naissance un complexe d’infériorité, du fait de la mise au tombeau de l’originalité de la culture locale, se situe vis-à-vis du langage de la nation civilisatrice, c’est-à-dire de la culture métropolitaine » (Azombo-Menda : 1972 ; 59). Ce nihilisme de l’Autre se concrétise dans l’intertextualité essentiellement tournée vers l’Europe, dans cette idée selon laquelle l’Afrique est considérée comme un univers sauvage et comme un monde misérable.

Le vocable *sauvage* tel qu’on le perçoit ici a une connotation double. Dans le contexte colonial, il s’applique à toutes les sociétés dites primitives. Il s’applique à toutes les sociétés que le colonisateur se doit de civiliser d’autant plus qu’ : « […] À l’époque de la colonisation, c’est au « sauvage » qu’il s’agissait d’apporter la culture »[[4]](#footnote-4) (le fardeau de l’homme blanc). Ce faisant, si l’Afrique est sauvage, c’est parce qu’elle subit les avanies, les affres de la civilisation européenne. Sous un autre angle, *sauvage* vient de la nature naturante, c’est-à-dire naturelle, non encore domptée par l’homme doué de raison. Justement, l’Afrique est le domaine de la forêt vierge. La végétation y est luxuriante et la faune non apprivoisée.

L’Afrique est considérée comme telle à cause de ses bêtes sauvages, sa faune variée et sa flore diversifiée. Bergeret déclare : «  […] Nous étions en Afrique. Une terre qu’on imagine volontiers remplie de péril : bêtes féroces, maladies tropicales, parasites, climat torride… » (40). Cet état de chose qui marginalise et discrimine l’Afrique est reconnu par Guiyoba qui écrit : « Afrique et marginalité se sont toujours confondues en Occident » (François Guiyoba : 2004 ; 1). Pour justifier et confirmer cette sauvagerie inhérente à l’Afrique, Bergeret, rapportant et relayant les propos hostiles tenus par l’Occident sur l’ailleurs africain, ce qui n’est pas son goût, écrit :

On a en Occident une vision tragique de l’Afrique, vision ô combien justifiée par les images de guerres, de famine, de sécheresse, camps de réfugiés et villes-champignons grouillante de misères. Souvent, s’y superposent les clichés édéniques de la vie sauvage, celle d’animaux magnifiques dans les paysages somptueux, mais toujours sous la menace de l’homme. Il y a tant d’autres images encore, tant d’autres Afriques, des côtés de la Méditerranée au cap de Bonne –Espérance, de Dakar à l’Océan Indien (15).

Marciano ne désavoue pas ces propos saugrenus véhiculés sur l’ailleurs africain par les Occidentaux. Elle déclare :

En Occident, tout le monde s’habituait à voir en première page des photos d’enfants massacrés, de corps mutilés. Vu de là-bas, cela devait faire l’effet d’un cauchemar lointain, de ceux dont seule l’Afrique profonde, brutale, sauvage, sombre et sans Dieu pouvait être le cadre. Mais tout cela nous paraissait également étranger et distant, à nous, ceux de la tribu blanche qui vivait pourtant juste à côté (185).

Le mépris de l’Afrique se voit aussi dans le chauvinisme occidental.

**2-2- Le patriotisme à outrance des immigrées**

La principale conséquence de la phobie sur le sujet regardant est le patriotisme ardent et fanatique puisqu’elle (la phobie) : « […] développe en retour une valorisation positive, un mirage de tout et partie de la culture d’origine » (Pageaux ; 1989, 152).Cette attitude est perceptible dans les romans d’immigrées. S’exprimant à la première personne, elles valorisent ultimement leur culture.

Bergeret élève la France au rang suprême des pays. Elle martèle que la France est le berceau des libertés : « À l’école, on nous avait répété que la France était la « mère de la Liberté » […] j’étais fière d’appartenir à un pays considéré comme un modèle » (50). Cette parole justifie le mythe de l’homme blanc, celui de surestimer sa race au détriment des autres races du globe. Cette considération se consolide davantage quand elle étale au grand jour qu’ : « on avait appris jadis, comme à toutes les autres petites Africaines, que l’Occident était un modèle, un idéal universel » (81). Corinne, après avoir passé une nuit pleine de vacarmes, établit une différence entre sa Suisse natale et son pays d’accueil le Kenya : « Fatiguée, j’allume la lampe à pétrole et me couche sur le lit. Dehors bruissent les grillons. Je pense à la Suisse, à ma mère, à ma boutique et à ma vie quotidienne à Biel. Comme la vie est différente, ici ! » (36). Elle est hantée par les souvenirs de son pays natal, avec tous les vestiges qu’elle y a laissés. Le sentiment chauvin reste gravé dans son subconscient. À ce stade, il y a comme une sorte de stratification raciale qui place les Européens au faîte de la gloire. Ceci est d’autant vrai que l’enthousiasme de Bergeret est aisément exprimé. Elle est originaire d’un continent modèle, l’Europe : « je deviens Européenne, une vraie blanche » (52). Ce sentiment chauvin prend l’allure d’une courbe ascendante et s’observe dans la consolidation des préjugés qui sous-tend la surestimation de soi, d’auteures, hautaines et orgueilleuses.

**2-3- Les clichés et les préjugés néfastes**

L’insulte et le vocabulaire animalier orchestrés contre les Noirs renforcent l’imagerie occidentale sur l’Afrique. Présentes dans le corpus, les images d’Épinal d’avant 1945 portant sur le cannibalisme, l’esclavage, les guerres tribales, etc. que ces femmes redéveloppent, sont très loin de disparaître définitivement.

Chez Bergeret, c’est sa mère qui vilipende le Noir en argumentant qu’il est totalement incapable : « Ce sont des incapables…Les Noirs n’évoluent jamais. Ils ne font aucun effort. Ils attendent qu’on fasse tout le travail à leur place » (47). Ce propos peu reluisant se trouve renforcé par l’opinion de Walter chez Zweig quand il sait que le boy Owuor est un personnage inculte, analphabète : « […] Il ne sait pas lire et il n’est pas au courant de ce qui se passe dans le monde » (19). Rejoignant la position de Blixen qui a écrit en contexte colonial où le mot Nègre était à l’ordre du jour et celle de la mère de Bergeret qui fustige le comportement de ce dernier, Regina chez Zweig avance : « Qu’est –ce que vous faites encore chez les Nègres? […] [Ils] ne savent pas travailler comme nous. Ce ne sont que des flemmards. Et ils ne sont pas malins non plus » (229). Cette parole injurieuse qui dénigre l’entité noire et lui colle l’étiquette oisive en le chosifiant, atteint sa vitesse de croisière chez Gercke quand il est écrit que : « Unsinn, dass alle Menschen gleich sind : Eingeborene sind primitiv und dreckig und ungebildet und lassen alles verkommen » (49). (Il est insensé de dire que tous les Hommes sont égaux. Les autochtones sont primitifs, crasseux, incultes et sont tous pourris). Marciano ne fait aucune différence. Sa logique vibre en phase avec celle de ses consœurs blanches: « J’avais dû imaginer qu’en Afrique tout le monde serait inculte » (59). Corinne vit cette expérience avec Lketinga : « Il écrit péniblement son nom et le numéro de la boîte postale » (59). Certes, l’Africain est inculte, mais il est aussi avide, menteur (voleur) et développe un esprit de corrompu: «  Quelqu’un a dit que l’Afrique rendait avide (57) [...] À leurs yeux (Européens), tous les Africains étaient des menteurs ou des voleurs. Et, lorsqu’ils étaient un peu plus haut placés de l’échelle sociale, (ils sont) des individus corrompus et sans scrupule » (132).

En plus de ses idées reçues d’Afrique, les immigrées pensent que « Les Africains ne sont pas fidèles et ils traitent mal les femmes » (59) ; mais en même temps, « ils s’essuient avec des cailloux » (118) et crachent partout. Aimé Césaire ironise en arguant que le Noir est « un omniniant crachat » « Je réclame pour ma face la louange éclatante du crachat !... » (Aimé Césaire : 1968 ; 32).

Eu égard à ces termes dégradants qui ridiculisent l’altérité africaine, on peut dire que l’imago-système constitué  de l’être, du paraître altériens se charge de sèmes péjoratifs, méprisant l’Africain, mais survalorisant le sujet regardant. L’autre sacrifié à l’autel des préjugés vit une situation où il est comparé aux animaux. Il est tour à tour un animal différent en fonction du temps (Kamanté chez Blixen), une faune variée, une hiérarchie de la jungle, des tourterelles à carnivores, de la taille d’éléphant à celle de volailles déplumées, etc. Cette zoomorphisation attriste l’univers africain et décrédibilise le Noir qui devient, par conséquent, utopique. L’Africain est un être frustré, instinctif, proche de la nature.

**Conclusion**

L’observation de l’Autre dans les six récits laisse transparaître que l’esprit humain développe toujours une double posture, une position binaire oppositive. C’est le paradoxe comme moteur de la praxis de l’homme. Les immigrées acceptent l’Autre et le méprisent au même moment. Il y a à la fois une manifestation de l’amour et de la haine, de la phobie et de la philie. Parlant du sens textuel, Greimas pense qu’il n’y a de sens textuel que dans l’opposition et la différence. Il s’agit des oppositions binaires qu’entretient tout texte littéraire et qui se matérialise par le « carré sémiotique » :

Phobie

philie

p

A B

Contrariété

(Amour) (Haine )

Non philie

Non phobie

Non B Non A

(Non haine) (Non amour)

La structure d’opposition binaire est la structure fondamentale. Dans ce cas, *philie* et *phobie* entretiennent des relations de *contrariété* alors que *philie* et *non philie* ont un rapport de *contradiction*. Dès lors, on comprend la vision du monde paradoxale des immigrées en terre africaine et face à l’Altérité.

R**éférences bibliographiques**

CADOT, Michel, (1983), « Les études d’images », in *La Recherche en littérature générale et comparée en France : aspects et problèmes*, Paris, PUF, S.F.J.O.C., pp 71-80.

GUIYOBA, François, (2004), Des antipodes à l’œcoumène : bilan et perspectives de l’imagologie africaine en Occident, Communication pour ICLA, Hong-Kong.

MOURA, Jean-Marc, (1998), *L’Europe littéraire et l’ailleurs*, Paris, PUF.

--(1998*), La littérature des lointains. Histoire de l’exotisme européen au XXe siècle,* Paris, Champion, 1998.

MUDIMBE-BOYI, Elisabeth (2005), *Essai sur les cultures en contact : Afrique, Amérique, Europe*, Paris, Karthala Éditions.

# NOUSS, Alexis (2002), « La Tour de la muraille. De la frontière et du métissage », in *L’Étranger dans la mondialité*, Rue Descartes, no 37.

NTSOBE, André-Marie, (2008), (Sous la dir.), *Écritures VIII : L’Aventure*, Yaoundé, Clé.

PAGEAUX, Daniel-Henri (1989), « De l’imagerie culturelle à l’imaginaire », in *Précis de littérature comparée,* Paris, Armand Colin.

SEGALEN, Victor (1878), *Essai sur l’exotisme. Une Esthétique du divers*, Paris, Fata Morgana.

1. Il s’agit des femmes blanches européennes ayant séjourné (ou séjournant encore) en terre africaine. C’est : BERGERET (Claude-Njiké), *Ma passion africaine*, Paris, Ed. Jean-Claude Lattès, 1997.

   BLIXEN, (Karen), *La ferme africaine*, Paris, Gallimard, 1942 (1937 pour 1ére édition)

   HOFMANN (Corinne), *La massaï blanche*, Paris, Belfond, 2002.

   MARCIANO (Francesca), *L’africaine*, Paris,Belfond, 2000.

   ZWEIG (Stefanie), *Une enfance africaine*, Paris, Les Presses du Belvèdère, 2002.

   GERCKE (Stefanie), *Ich kehre zurück nach Afrika* (Mon retour en Afrique), München, Droemer-Knaur, 1998. [↑](#footnote-ref-1)
2. On pense là à l’œuvre d’Alan Paton dans *Pleure ô pays bien-aîmé* et de celle de Chinua Achebe dans *Le Monde s’effondre.* [↑](#footnote-ref-2)
3. Sur le plan psychanalytique, le terme *phobie* désigne une sorte de grande peur. De là dérive le mot *agoraphobie*, peur d’une foule. [↑](#footnote-ref-3)
4. Manfred Schmeling, « Enseigner l’altérité : une perspective comparatiste », in *Les cahiers de l’arsovie*, N°25, 1998, p.9. [↑](#footnote-ref-4)